

SCULPTURES ANTIQUES DE LA PROVINCE MAROCAINE DE SOÛS

DÉCOUVERTES

PAR LE RABBIN MARDOCHÉE (1)

Par Henri DUVEYRIER.

Les estampages de pierres que le rabbin Mardochée a faits dans le Soûs, et qu'il a envoyés à la Société de Géographie, sont au nombre de 68; il a pris ces empreintes d'après le procédé qui consiste à appliquer sur les pierres et à faire entrer dans leurs parties creuses une mince couche d'argile emprisonnée entre des feuilles d'un papier spécial. Sur ces 68 estampages 34 représentent des spécimens différents de dessins gravés par les anciens habitants du sud-ouest du Maroc; 12 sont des duplicata d'autant des premiers dessins; les 22 derniers rendent la surface plus ou moins inégale de pierres, taillées ou non, mais sur lesquelles on ne distingue pas de travail de gravure.

Ces estampages n'ayant pas été numérotés par Mardochée et aucune indication n'y étant jointe qui pût servir à retrouver le lieu précis d'origine de chacun d'eux, mon premier soin a été de les numérotés suivant l'ordre dans lequel je les sortais de la caisse (2).

Malgré l'omission d'indication précise de provenance sur chaque estampage, il est facile de déterminer le rayon dans lequel le rabbin Mardochée a fait ses intéressantes trouvailles. C'est la partie du Soûs qui est la plus près de l'Ouâdj Dhra'a, entre 27° 45' et 29° 15' de latitude nord, 11° 30' et 13° 15' de longitude ouest de Paris. Le Djebel Ida Ou Tal-

(1) Communication adressée à la Société dans sa séance du 3 mai 1876. — Voir la planche jointe à ce numéro. — Voir, pour la relation du voyage du rabbin Mardochée, *Bulletin* de décembre 1875, page 561.

(2) Les numéros qui manquent, sur la planche, se rapportent à des estampages indéchiffrables ou qui paraissent n'avoir aucune signification.

tas, le territoire des Oulâd Dhoû 'Asra, le Djebel Tabayoudt, le Djebel Taskalewin, le Djebel Bani et le rocher de Taskala Oumm Aghrou Ikelân sont probablement les points où se trouvent sinon tous, du moins un certain nombre de ces monuments, car il est possible que quelques-unes des pierres que le rabbin Mardochée a estampées soient dans d'autres points, dans la partie du canton de Tazerouâlt qui est restée en lacune dans ses notes et sur sa carte.

Rien n'indique la nature géologique des pierres sur lesquelles les dessins ont été gravés.

On remarque dans ces dessins, des figures d'animaux, parmi lesquels il est facile de reconnaître l'éléphant, le rhinocéros, le cheval, la girafe, un petit mammifère qui est ou un renard, ou un chacal ou même un lièvre (1), l'autruche, la grue et peut-être l'ouarde. La figure de l'homme manque sur toutes ces sculptures, mais on y trouve représentés certains objets fabriqués : une sandale, un harnais de cheval, un bouclier, un autel et ce qui paraît être soit un bâton de commandement, soit plutôt une arme offensive.

Les antiques sculpteurs du Soûs avaient un art tout primitif : la ressemblance de quelques-uns des sujets est loin d'être satisfaisante, et tantôt le trait d'un même dessin est profond et net, tantôt il est large et indécis. Tantôt on reconnaît que l'instrument qui servait au graveur a dû être une pointe en métal, tantôt on est tenté d'attribuer le trait à l'usure de la pierre par des chocs ou le frottement avec un éclat d'une pierre plus dure ; cependant il semble bien que tous ces dessins soient à peu près de la même époque, et ils doivent être l'œuvre de la première civilisation qui s'est développée dans la partie nord-ouest de l'Afrique.

(1) Lièvre, en langue berbère, se dit *tazeruâlt*, mot qui est devenu, dans le Soûs, le nom propre d'un canton. Ce rapprochement est peut-être purement accidentel, mais il n'y a rien d'impossible à ce qu'il traduise une superstition des Éthiopiens Daratites, qui aurait ainsi laissé une trace reconnaissable dans la langue des premiers conquérants blancs du pays.

On ne reconnaît pas non plus, dans les épigraphes du Soûs, des traces de l'art romain ni de l'art phénicien. Il faut donc chercher les auteurs de ces sculptures en dehors des civilisations phénicienne, romaine et portugaise.

En passant en revue les estampages, nous allons noter, dans les sujets qui y sont représentés et dans leur comparaison avec d'autres monuments africains, les caractères qui peuvent aider à refaire l'histoire des anciens monuments du Soûs, à l'égard desquels sont muets les auteurs tant anciens que modernes.

Les estampages n^{os} 19, 24, 25 représentent quatre éléphants, parmi lesquels seul celui du n^o 25 a une de ses défenses visiblement indiquée; l'estampage n^o 42 surtout représente un rhinocéros, qui, ainsi que les éléphants, ne peut avoir été gravé que par un homme ayant sous les yeux des animaux de ces espèces, ou, tout au moins, étant habitué à en voir dans le pays où lui-même vivait et travaillait. En effet, bien que loin de la perfection, ces dessins sont cependant d'une vérité frappante et, si l'éléphant et le rhinocéros bicolore n'avaient pas vécu dans le Soûs à l'époque de l'artiste, celui-ci aurait probablement trahi son ignorance par quelque faute commise dans la forme ou dans la pose d'animaux dont il aurait voulu graver l'image, de mémoire, ou d'après les récits d'étrangers. En pareil cas, par exemple, l'éléphant du haut de l'estampage n^o 24, qui est en arrêt, la trompe menaçante, n'aurait peut-être pas eu la queue horizontale, ce qui a bien lieu quand l'animal attaque, ou lorsqu'il est effrayé.

Nous savons par l'Histoire naturelle de Pline (l. V, 1, et l. VIII, xi), qu'anciennement l'éléphant vivait en Mauritanie : les environs de Salâ (ou Salé), ceux de Tanger et les rives de l'Ouâd Guîr étaient infestés par ces animaux. De même, alors, les eaux du fleuve Dhra'a nourrissaient des crocodiles. Ces deux faits, dont le premier trouve sa vérification inattendue dans les découvertes archéologiques du

rabbin Mardochée, autoriseraient à admettre que les habitants eux-mêmes de la contrée pouvaient appartenir à une race autre que celle qu'on y trouve maintenant, à la race qui peuplait le Sous au commencement de notre ère.

Un souvenir qui s'est conservé dans l'ouest de la Nigritie prouve que, jadis, les races sœurs Azèr et Kadjàga, parentes des Mandingues Wakorè, et alors maîtresses du Sahara au nord du Sénégal, où elles fondèrent un État, le Ghanata, qui s'étendit du grand coude du Dhiôli-Bà à l'Océan jusqu'au 24° de latitude nord, et où elles forment encore le fond de la population des villes de Chétou ou Tichit, Ouadân, et Birou ou Oualâta, une tradition prouve que ces races avaient domestiqué et dressé des éléphants. C'est, je crois, le seul exemple qu'on puisse citer de races indigènes de l'Afrique, ayant, à une date quelconque, domestiqué le plus gros des quadrupèdes de ce continent. Ce fait témoigne d'une civilisation assez avancée chez les Azèr et les Kadjàga, civilisation qui disparut sans doute devant les envahissements successifs des Souso, des Berbères et des Arabes. En tout cas, personne ne récusera en faveur de l'existence passée de l'éléphant dans les pays d'El-Hôdh et d'Adrâr, aujourd'hui englobés dans le désert, la valeur de cette preuve matérielle que fournissent les langues azèr et kadjàga, parlées dans ces pays au nord du Sénégal, et qui possèdent des mots tout à fait propres, *terimé deré* dans la première, *toûré* (au pluriel *toûrou*) dans la seconde, pour désigner l'éléphant. Cette particularité avait déjà frappé Henri Barth, au point de vue philologique, parce que le mot de la langue haoussa, *tôro*, qui correspond à l'idée d'éléphant adulte, lui semblait être dérivée du substantif kadjàga; la remarque bien fondée du savant voyageur indique clairement que si la langue riche, harmonieuse et flexible du peuple Haoussa emprunta à celle plus grossière des Kadjàga un mot particulier relatif à l'éléphant, c'est que les Kadjàga, plus que les Haoussa, avaient affaire avec l'éléphant,

qui maintenant ne fréquente plus leurs parages. Rien d'étonnant à cela, puisqu'ils avaient rendu l'éléphant domestique.

Pline, appelant Gétules Dariens et Éthiopiens Daratites les habitants du bassin du Dhra'a, établit qu'au premier siècle de notre ère des rameaux de ces races noires indigènes, dont les derniers rejetons vivent maintenant dans l'Ouâd-Righ, le Nefzaoua et le Fezzân, peuplaient alors aussi le Sahara marocain, et en particulier les rives du fleuve Dhra'a, où le rabbin Mardochée a fait ses découvertes géographiques et archéologiques. N'y aurait-il pas quelque vraisemblance à ce que les Éthiopiens Daratites de Pline fussent des parents, peut-être même les ancêtres directs de ces mêmes nègres Azêr et Kadjâga, que nous trouvons aujourd'hui placés géographiquement les plus près de l'Ouâdi Dhra'a, et que l'histoire nous montre vaincus d'abord par les Sôûsou, puis refoulés, au moyen âge, par la race blanche du côté du sud, où ils sont encore opprimés par elle dans les villes de l'Adrar et d'El-Hôdh, qu'ils ont fondées, tandis que d'autres Azêr, plus heureux que ceux-ci, ont réussi à conserver leur indépendance en se réfugiant encore plus loin, du côté du sud, sur les montagnes de l'Assaba et du Guidiouma ?

J'émetts là une idée que je ne voudrais pas affaiblir en l'appuyant par des arguments douteux, et cependant je ne puis m'empêcher de faire remarquer que, de nos jours, les tribus Maures appellent une fraction des Mandingues Wakorê, Ahel Mâssa, « gens de Mâssa », absolument comme s'ils faisaient allusion à leur origine du bassin de l'Ouâd Mâssa, le *Masatat* des latins, dans le Sôûs, ou de la ville qui florissait jadis sur la rive, et dont la fondation remonte, sans aucun doute, aux *Masates*. Si cette supposition se trouvait appuyée par une tradition locale authentique, elle donnerait une certitude parfaite à l'idée que les Éthiopiens Daratites étaient précisément des Wakorê. Je me bornerai pour l'in-

stant à faire observer qu'aucune ville et aucun village sur la carte des pays qu'occupent aujourd'hui les Wakoré ne porte un nom approchant de celui de Massa.

Depuis les temps historiques, un changement climatérique complet a eu lieu, dans toute l'étendue du Sahara, au moins sous le rapport de la quantité des pluies.

A l'époque où les crocodiles chassaient dans les ondes de l'Igharghar, qui n'est plus qu'une vallée desséchée, où un naturaliste africain, le roi Juba, faisait déposer et conserver vivant dans le temple d'Isis, à Cherchel, un de ces reptiles, capturé dans un lac de la Berbérie, à l'époque où le bœuf était la bête de somme par excellence des Garamantes, sur la route commerciale du Fezzân aux pays Haousa, l'éléphant trouvait indubitablement un milieu qui lui convenait, dans l'Adrâr, comme dans le bassin du Dhra'a, et le changement très-notable, au point de vue hygrométrique, qui s'est opéré dans le climat du Sahara, pendant la période historique, explique à lui seul, croyons-nous, et la décadence des établissements de nègres, fixés au sol et non nomades, comme étaient les Éthiopiens Daratites, et la disparition de l'éléphant, du rhinocéros, de la girafe et du crocodile dans le bassin du Dhra'a.

L'éléphant qui est représenté sur l'estampage numéro 19 mérite une attention plus spéciale à cause des objets que le graveur a ajoutés à cette figure. Devant lui est planté un pieu; sous son ventre on voit une sorte de cippe, large et arrondie au sommet; derrière lui, une haute pierre, ou un tronc d'arbre taillé, est relié par un trait à sa queue étendue. L'espèce de cippe que je viens de mentionner au bas de cette composition se retrouve aussi dans le numéro 42. Par sa forme elle rappelle les pierres à inscriptions tumulaires, puniques et autres, qu'on rencontre dans diverses parties du nord de l'Afrique et, sans chercher bien loin, celle sur laquelle est l'inscription de l'estampage numéro 54.

Le seul dessin gravé d'un rhinocéros à deux cornes se

trouve sur l'estampage de la pierre numéro 42. Cette sculpture est la moins imparfaite de toutes, aussi le rabbin Mardochée l'a-t-il reproduite séparément dans l'estampage numéro 23. Le rhinocéros à deux cornes, ou *Rhinoceros Africanus* de Cuvier, qui a disparu de la Berbérie, du Sahara et même de beaucoup de contrées de la Nigritie, vit à notre époque surtout dans la partie sud de l'Afrique. Le dessin du Soûs donne, à la deuxième corne, une forme particulière ; et on y remarque, sur le flanc de l'animal, des traits qui doivent représenter des plis du cuir. Ce dernier détail est à retenir, parce que des deux espèces vivantes de rhinocéros à deux cornes décrites par Cuvier, seul le *Rhinoceros Sumatrensis* ou de Sumatra, à l'exclusion du *Rhinoceros Africanus*, a le cuir plissé. Sous le ventre de l'animal est encore une cippe, en partie effacée.

Trois autres animaux, dont deux mammifères et un oiseau, figurent sur la même pierre que ce rhinocéros. Il est difficile de savoir quelles espèces ils devaient représenter : cependant, le plus petit quadrupède ressemble au mouton, et l'oiseau pourrait bien être une outarde. Les deux traits partant de la tête de l'outarde et allant vers le sol, et encore mieux, le trait qui, après avoir entouré son museau, descend de la tête du mouton, paraissent destinés à représenter des cordes.

Le dessin d'une girafe est rendu par l'estampage n° 48, et malgré l'usure de la pierre à l'endroit du haut du cou et de la tête, je crois que l'espèce de ce ruminant est sûre. La girafe se trouve encore dans la partie sud du Sahara qui touche à l'Air et au Niger ; tout indique qu'elle n'habite plus l'ouest du Sahara, et les auteurs anciens eux-mêmes ne la citaient pas parmi les animaux du sud de la Mauritanie.

La pierre dont l'estampage numéro 45 reproduit la surface porte gravée une composition beaucoup plus compliquée. Au haut, et dans l'arrière-plan du tableau, je croirais qu'on

gravure furent les mêmes, et l'esprit qui guidait l'artiste a été aussi le même. Les défauts de dessin qu'on remarque à Telizzarhên, où les pieds des animaux sont la partie la plus négligée, se retrouvent dans le Soûs encore plus qu'à Moghâr, et le relief du corps des animaux n'est indiqué ni sur les uns ni sur les autres de ces monuments.

Cependant les sujets qu'on a représentés de préférence à Telizzarhên, à Moghâr et dans le Soûs ne sont pas identiques.

Dans l'est, sur le chemin le plus au sud de ceux qui mènent de Mourzouk à Rhât, à Telizzarhên et à Aghahar Amân Semmedên, c'est-à-dire *la rivière aux eaux fraîches*, qui n'est plus qu'une vallée sans eaux courantes, les sculptures, profondément gravées, qui couvrent les parois verticales des rochers, représentent des bœufs, des chevaux, des ânes et des personnages allégoriques ou divinités à têtes d'animaux, ayant une grande ressemblance avec les dieux et les déesses du panthéon égyptien. La race de bœufs, à cornes recourbées en avant, qu'Hérodote dit être celle élevée chez les Garamantes, et au sujet de laquelle il ajoute cette hyperbole que la forme des cornes force ces animaux à paître à reculons, est représentée à Moghâr aussi bien qu'à Telizzarhên.

Sur les sculptures de l'extrême ouest, on ne voit ni le bœuf, ni l'âne, mais en revanche on y trouve, avec le cheval, des animaux qui manquent à Telizzarhên, et qui, par contre, sont gravés aussi sur les rochers des environs de Moghâr.

Au total, cette variété des sujets dans les dessins gravés pourrait être expliquée par la différence des milieux physiques en même temps que par la prédilection individuelle des artistes.

D'autres découvertes archéologiques, qui restent encore à faire aideront dans une forte mesure, à l'élucidation de la question qui nous occupe. Pour la traiter à fond il faut attendre qu'un voyageur ait exploré au point de vue archéologique, le canton d'Anâi qui est resté en dehors des in-

vestigations directes des Européens. Ce canton est sur une antique route commerciale des Garamantes qui, laissant à l'ouest l'oasis de Rhât et tombant, en Aïr, sur la route moderne, menait directement du Fezzân aux pays Haoussa. Le canton d'Anâï est tout autre chose que le village d'Anâï où commence, du côté du nord, le Henderi Tégué, l'oasis tédâ (libboue) de Kanwîr. Le point central du canton d'Anât est un puits unique où l'eau arrive à fleur de sol, et qui se trouve sous le 24° de latitude, à environ huit marches sud de Mourzouk, à cinq marches du village de Madroussa et à huit marches sud-est de Rhât. Une montagne borde le canton à l'est. Les vallées qui en descendent vont se perdre dans la dépression où est le puits, et qui reçoit probablement de l'ouest les eaux de la longue vallée d'Arrikin. Des esclaves qui avaient été, à Anâï, faire paître les troupeaux des Touâreg, m'ont raconté que, sur les rochers, bordant la dépression, on voit des dessins gravés de bœufs, d'hommes et de *chariots*. Or la route qui, dans l'antiquité, passait par Anâï venant de Garama, dans le Fezzân actuel, a laissé sur le sol des traces encore visibles. On peut suivre ces traces au sud-ouest, du côté d'Aïr, et à deux marches et demie ou trois marches d'Anâï, elles mènent au puits d'In-Aouïder.

Henri Barth, faisant la description de la vallée de Teliz-zarhèn et des vallées voisines, parle d'inscriptions en tefinagh qu'il trouva là en grand nombre sur les rochers, mais il a le soin de dire que la date de ces inscriptions est plus moderne que l'âge des sculptures. De toutes les sculptures découvertes par le rabbin Mardocheé il n'y en a que deux sur lesquelles soient gravés en tout cinq caractères tefinagh alignés et encore lisibles. Ces cinq caractères étaient destinés à former deux mots, et, dans le groupe où ils sont le plus clairement indiqués, au lieu d'avoir été tracés horizontalement comme c'est aujourd'hui l'usage chez les Touâreg, ils se suivent verticalement, de bas en haut, ab-

solument comme dans les anciennes inscriptions berbères des nécropoles de la Numidie. Faut-il, de la présence de ces cinq signes, conclure que l'œuvre entière des ruines du Soûs, que ces grands travaux de barrages, ces escaliers taillés dans le roc d'une montagne, ces monuments en pierre de taille, ces nécropoles peuplées de nombreux tombeaux soient dus à la main des ancêtres des Berbères qui vinrent s'établir dans le Soûs, sur un sol déjà possédé par les Éthiopiens Daratites? Je ne le pense pas. La civilisation qui a produit, dans le Soûs, les monuments qui nous occupent a fort bien pu, elle a même dû, à un moment donné, recevoir un vernis, par l'influence berbère, tout comme cette autre civilisation qui, sortie du même berceau que la première, s'est développée dans le Fèzzân, a *certainement* été touchée par l'aile du génie de l'ancienne Égypte, sans qu'on soit pour cela autorisé à qualifier d'égyptiennes proprement dites les sculptures des anciens habitants de Telizzarhèn. Peut-être même les lettres tefinagh de l'estampage n° 36, celles surtout de l'estampage n° 27, où elles sont tracées horizontalement, seraient-elles des additions relativement modernes? Cette dernière supposition acquiert de la probabilité lorsqu'on réfléchit à ce que, sur les autres pierres et stèles à inscriptions, envoyées par le rabbin Mardochee, on ne peut pas reconnaître des textes en caractères tefinagh, mais bien uniquement des assemblages de signes multiformes, dans le nombre desquels se trouvent perdus quelques caractères tefinagh ou très-voisins de ceux-ci.

Je crois que nous avons sous les yeux, dans les sculptures de la province marocaine de Soûs, dans celles de Moghâr et de Telizzarhèn, le travail de populations noires, autochtones.

D'après les faits que j'ai rappelés et entre lesquels j'ai cherché au cours de ce travail à établir des rapprochements, il y a, sinon une certitude absolue, du moins une certaine vraisemblance, à ce que les sculptures du Soûs